

# L'HUMANITÉ



# rouge

Proletaires de tous les Pays, Nations et Peuples opprimés,  
UNISSEZ-VOUS !

1F Adresse : L'HUMANITE ROUGE  
B.P. 365  
75064 PARIS CEDEX 02

JOURNAL COMMUNISTE  
POUR L'APPLICATION EN FRANCE DU MARXISME-LENINISME  
ET DE LA PENSEE-MAOTSETOUNG

SPECIAL FEMMES

## 8 MARS

## Journée internationale des femmes

# Une grande force révolutionnaire

Les grandes luttes pour l'émancipation nationale des peuples comme pour l'émancipation sociale des prolétariats sont indissociables des luttes pour l'émancipation des femmes. Il n'est pas un des plus grands dirigeants révolutionnaires qui n'ait attaché une importance décisive à ce problème : de MARX à MAO TSE-TOUNG, tous sont intervenus pour impulser et soutenir les combats destinés à faire triompher les justes droits des femmes sur tous les plans, idéologique, politique, économique, social.

A travers toutes les expériences de la dictature du prolétariat, que ce soit la Commune de Paris, la Révolution d'Octobre ou la Grande Révolution chinoise, l'émancipation des femmes a représenté l'un des plus éclatants critères du socialisme.

Le dirigeant du peuple albanais, Enver HOXHA, a déclaré : « Les problèmes concernant la femme ne sont pas des problèmes particuliers, spécifiques, proprement dits, séparés et isolés des autres problèmes de la société... Ils constituent au contraire les grands problèmes de la vie, du développement dialectique de l'humanité. »

Au cours de la dernière période de l'Histoire, les femmes ont joué un rôle considérable au Vietnam, au Laos, au Cambodge, en Algérie, en Palestine et dans tous les pays où luttent des peuples opprimés. Aux côtés des hommes, combattant au coude à coude avec eux, elles ont apporté d'héroïques contributions aux victoires des révolutions de libération nationale, contre l'impérialisme, contre le colonialisme.

Au cours d'une période un peu plus ancienne, les femmes ont consenti les sacrifices les plus mémorables pour participer à l'écrasement de la bête immonde du fascisme, que ce soit en France comme dans nombre d'autres nations.

Ce sont là autant de raisons justifiant que les communistes marxistes-léninistes s'emparent, hommes et femmes ensemble, de la grande et légitime question de l'émancipation des femmes, appellent au soutien et à l'organisation des luttes des femmes. Il y a longtemps que les révisionnistes modernes du PCF et leur coquille creuse de l'Union des Femmes françaises ont renié les principes et les traditions révolutionnaires de ces luttes.

Par ce « Spécial - Femmes », l'« Humanité rouge » s'engage à participer concrètement au combat historique des femmes de France et des femmes du monde entier pour leur émancipation par la révolution socialiste sous la direction du prolétariat.

Femmes de toutes nationalités, ouvrières, paysannes, enseignantes, mères de famille comme jeunes filles, unissez-vous, organisez-vous, préparez-vous à participer demain aux grandes luttes décisives qui s'annoncent dès aujourd'hui ! J. JURQUET



# Conditions de travail

# A TRAVAIL EGAL, SALAIRE EGAL!

Cette loi, qui n'était qu'à l'état de projet, il y a plus d'un an, a enfin eu son décret d'application. Mieux, les patrons d'entreprise se payent le luxe d'en afficher le texte complet sur les panneaux réservés à la direction :

Les patrons appliqueront donc la loi coûte que coûte. Nous voilà rassurés. D'autant plus que ce texte est souvent affiché à côté du « règlement intérieur », ce qui lui confère un caractère encore plus rassurant !

Alors voyons les faits :

- Dans le textile : les femmes gagnent 57 % de moins que les hommes
- Dans les banques, assurances : 40 à 44 % de moins ;
- Dans la construction mécanique : 39 % de moins ;
- Dans la métallurgie : 21 % de moins.

Pourquoi ?

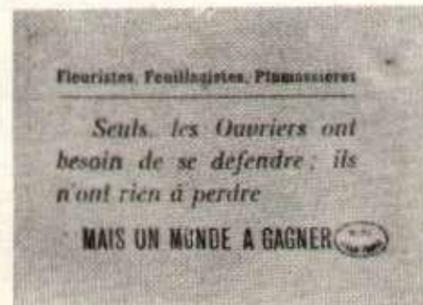
C'est que la situation « A travail égal » n'existe que bien rarement entre hommes et femmes. Notons de toute façon que même à qualification rigoureusement égale, la différence moyenne de salaire entre hommes et femmes était officiellement de 6,70 % en 1971.

Mais le problème ne se situe même pas là. Dans les faits, la femme a rarement la même qualification que l'homme.

rement le travail et il s'en servira pour justifier la différence de salaire.

Exemple : l'homme qui travaille sur presse ou sur tour sera P2, P3 voire même HO (hautement qualifié). La femme qui travaille sur tour sera O.S., à la limite P1, car selon le patron elle ne peut effectuer seule le réglage de sa machine !

Les écarts de salaire entre hommes et femmes viennent donc, pour l'essentiel, du fait que les postes occupés



par les femmes sont considérés par les patrons comme moins qualifiés.

## La dévalorisation du travail féminin

Chaque poste de travail est coté par un certain nombre de points qui varie selon les aptitudes demandées : force physique, concentration, dextérité, etc. Il suffit de valoriser les aptitudes dites masculines (force physique, vigueur) au détriment des aptitudes dites féminines (agilité, résistance nerveuse...) et le tour est joué.

Dans certaines usines, les hommes aux presses sont remplacés par des femmes, en les sous-payant, sous prétexte d'une nouvelle cotation des postes.

Dans le câblage en téléphonie : on formera de préférence un câbleur pour travailler sur plan (ce qui demande une plus grande réflexion), ce qui lui donnera la possibilité de passer P1 voire

P2 ou préparateur. Tandis qu'on laissera une câbleuse travailler à la planche (ce qui demande une plus grande rapidité) travail dévalorisé par le patron, et elle restera O.S. beaucoup plus longtemps. Une fois P1, quand elle l'est, elle y reste toute sa vie.

Ainsi le travail n'est pas souvent égal, ou considéré comme tel, et le salaire encore bien moins.

## Formation et qualification pour toutes !

Quelques chiffres :

- Parmi les femmes travailleuses : 42,5 % ont le C.A.P. ;
- 18 % ont un diplôme technique professionnel ;
- 1 % a un niveau supérieur au bac et 38,5 % n'ont rien du tout !

Parmi les femmes qui ont un C.A.P., 80 % ont un C.A.P. de couture ! Or 20 % seulement d'entre elles seront employées dans ce secteur !

Résultat : une jeune fille ayant un C.A.P. de couture ne trouvera pas de travail, mais sa dextérité et son adresse seront très précieuses pour effectuer des travaux minutieux dans l'électronique. Seulement elle sera O.S. alors que son C.A.P. lui donnait la qualification d'ouvrière professionnelle.

La grande majorité des femmes n'a pas accès à une vraie formation professionnelle.

29 manœuvres sur 100 sont des femmes, mais seulement 3 ingénieurs sur 100 !

Plus on monte dans la hiérarchie, moins on trouve de femmes (voir tableau ci-joint) :

La F.P.A. (Formation professionnelle pour Adultes) forme chaque année :

- 5 % de femmes
- Contre 95 % d'hommes.

Alors la loi « A travail égal, salaire



Au début du siècle, les revendications des ouvrières...

égal » est une loi « poudre aux yeux », qui non seulement à qualification égale restera souvent inappliquée, mais en plus cache la véritable inégalité, à savoir l'accès à la qualification, à la formation professionnelle, le droit à un métier pour les femmes.

Parmi les salariés, les femmes représentent :

- 29 % des manœuvres ;
- 61 % des employées (bureau et commerce) ;
- 23 % des O.S. ;
- 17 % des ouvriers qualifiés ;
- 11 % des techniciens ;
- 12 % des cadres administratifs supérieurs ;
- 7 % des contremaîtres ;
- 3 % des ingénieurs.

Pour se persuader de l'hypocrisie de cette loi Fontanet (encore lui !), rappelons-nous qu'un groupe de travail du C.N.P.F., proposait de résoudre la crise du travail industriel par l'embauche de beaucoup plus de femmes dans les emplois répétitifs d'O.S. !

L'application du principe « A travail égal, salaire égal », passe par la lutte des femmes travailleuses pour l'accès à la même qualification professionnelle que les hommes.



## Des « petites différences »

— Pour un même travail, exigeant une même qualification, une différence de salaire fait mauvais effet ! Alors les patrons s'arrangent pour diversifier légè-

## Les ouvrières de Coframaille un an après...

On se souvient de la grève des ouvrières de la Coframaille, il y a un an ; l'occupation de la station régionale de l'O.R.T.F., l'occupation du siège social du trust (Agache-Willot) à Lille. Puis leur victoire — l'abolition du salaire au rendement — qu'elles ont arraché malgré les pressions, manœuvres et trahisons — celles de la C.G.T. et de F.O.

Les ouvrières de Coframaille avaient — trois mois après leur lutte — accordé un interview à la revue « Prolétariat » n° 2 - 1973. Aujourd'hui, certaines d'entre elles ont fait le point des changements intervenus dans leur vie et de leur prise de conscience politique à la suite de la grève. Nous publions des extraits de leurs témoignages à l'occasion de la Journée internationale des femmes du 8 mars. Nous les remercions vivement de leur contribution.

### Après la victoire

« L'angoisse du rendement a disparu... », « plus d'angoisse de ne pas faire son salaire... ».

### Mais la lutte n'est pas finie

« Après cet accord qu'il a fallu défendre avec acharnement, la lutte continue pour d'autres objectifs... » « ... La lutte est quotidienne. »

### L'action collective est nécessaire

Grâce à la lutte de l'an dernier ma vie s'est élargie sur un jour nouveau en me faisant comprendre la nécessité de l'action.

À la place de dépenser nos forces dans des revendications individuelles, nous rassemblons nos forces pour des revendications collectives...

### La lutte des classes

Je dois dire qu'avant la grève je n'avais jamais fait de rapprochement

entre le système capitaliste (ignorant jusqu'au mot) et notre situation de travailleurs ; ce n'est d'ailleurs pas à l'école primaire que l'on nous apprend à comprendre le sens des mots — exploités ou exploités — mais bien à la sueur du front.

### La prise de conscience politique

« La France n'est pas un pays de liberté, comme on veut bien nous le faire croire à la télé et dans la presse. Si nous avions lu le livre « La fascisation en France » avant la grève, nous aurions pensé que les faits étaient exagérés. Aujourd'hui nous constatons que le fascisme s'installe de plus en plus dans notre pays... »

« La conscience je l'avais mais je ne faisais pas de distinction entre les mouvements d'extrême gauche et surtout vis-à-vis du P.C.... Dès les premiers contacts avec les militants de l'Humanité rouge, nous avons senti



la différence et leur idéal rejoint le nôtre... »

### L'engagement pour la lutte

« Depuis la grève, je sais que tant que des hommes seront exploités par d'autres hommes je ne pourrais jamais que défendre les plus défavorisés, c'est-à-dire les travailleurs ; et ce, quel que soit le gouvernement ou parti politique qui pratiquerait ce système. »

« — Pour moi la lutte de classes a toujours été politique. »

« — (La lutte continue pour d'autres objectifs) et surtout pour l'unité entre tous les travailleurs et un changement de société. »

Nous avons reçu de très nombreuses contributions de lecteurs et lectrices, en réponse à notre appel à collaborer à la réalisation de ce numéro spécial et nous les en remercions très vivement.

Il nous est impossible de les publier toutes à cette occasion, mais elles démontrent qu'il y a beaucoup à dire sur le problème de la dénonciation de l'oppression spécifique des femmes et le chemin qu'elles doivent suivre pour conquérir leur émancipation. Et c'est ce que nous nous efforcerons de mieux faire désormais.

# Conditions de vie

## TÉMOIGNAGES

### Une ouvrière (28 ans) :

J'ai une fille de trois ans. Je ne la reprend que les week-ends. J'habite à Nogent-sur-Marne et je travaille à côté de Versailles. On se lève à 5 heures tous les matins. C'est trop tôt pour un gosse. Alors on s'en prive. On voudrait bien en avoir deux, mais un seul c'est déjà dur quand on travaille à deux. Ou alors je m'arrête de travailler.

### Une ouvrière (43 ans) :

... Toute une vie dans l'anxiété. On voulait se marier. On était jeune. On ne savait rien. La première fois que j'ai des rapports, je suis enceinte. On se marie. Avec le même on vit dans une chambre d'hôtel, un vrai couloir : en écartant les bras on touche les murs. Trois mois après mon accouchement, je suis encore enceinte : couchée pendant toute ma grossesse, j'accouche à huit mois, avec une phlébite. C'est très grave. Le médecin me dit : « Madame, il ne faut plus avoir d'enfant. » D'accord, mais quoi faire ? Divorcer ? Moi, je voyais ça comme ça. Il me répond qu'il fallait compter les jours : la méthode Ogino. On essaye. De toute façon, on savait que ça. Trois ans plus tard, je suis encore enceinte. Où s'adresser ? On ne pouvait pas garder cet enfant, aussi bien pour des raisons de santé que pour des questions d'argent. On obtient une adresse : 500 F pour poser une sonde. Toutes nos économies y passent. Et ensuite le curetage. Ça ne se passe pas trop mal. Deux ans plus tard, je fais une deuxième fausse couche, puis une troisième. Mais la dernière fois, ça se passe très mal. J'ai failli y rester. On comptait toujours les jours, on avait que ça comme méthode. Pour la sixième fois de ma vie, dix ans après mon deuxième enfant, je suis de nouveau enceinte. Cette fois-ci, on a eu trop peur de le faire passer. Le souvenir du dernier avortement... on l'a gardé.

# QUE FAIRE DES ENFANTS ?

C'est la question angoissante que doit résoudre toute mère de famille qui travaille. Et leur nombre augmente sans cesse, ne serait-ce que parce qu'un seul salaire ouvrier suffit de moins en moins pour boucler le budget familial !

Bien peu ont la chance de pouvoir faire garder leur enfant par une grand-mère disponible. Beaucoup doivent recourir à une nourrice qui garde chez elle plusieurs enfants. C'est cher et pas toujours proche du lieu d'habitation, ce qui implique une course permanente contre la montre pour ne pas être en retard. A 500 F par mois — sans compter les transports — c'est souvent la moitié du salaire de la femme qui est ainsi englouti. Souvent, pour économiser un peu, il faut se lever à 5 ou 6 heures le matin pour préparer d'avance la nourriture de la journée, faire la lessive, préparer les couches et les biberons.

Si un deuxième enfant survient rapidement, financièrement, cela ne vaut vraiment plus le coup de travailler : les frais de garde, les transports, les impôts coûtent plus cher que le salaire. Alors, bien souvent, les femmes restent au foyer. Un an, deux ans, cinq ans, parfois dix et reprennent le travail plus tard, quand les enfants ont grandi. Et les patrons en profitent pour leur dire : « Non qualifiées, vous serez sous-payées ! »

Et les crèches, nous direz-vous ? Voilà bien un autre scandale dont on ne parle que fort peu : en France, pour plus de sept millions de femmes actives, il existe au total moins de six cents crèches, soit vingt-quatre mille places, alors que trois cent cinquante mille femmes travailleuses ont un enfant âgé de moins de trois ans. Officiellement, les besoins sont évalués à cinq cent soixante-six places pour mille femmes actives ayant un enfant de moins de trois ans ; la moyenne nationale est de... quatre-vingt places pour mille ! Seize départements ne possèdent aucune crèche, dix-sept en ont seulement une. Où sont les promesses du discours de Provins où

Messmer nous annonçait pieusement la construction de deux mille crèches ? Envoyées !

Et même si, par bonheur, on a pu trouver une crèche pour les jeunes les mêmes problèmes se posent au moment où ils entrent à l'école, dont bien souvent les horaires ne coïncident pas avec ceux du travail. D'où nécessité de trouver et de payer quelqu'un pour conduire et chercher l'enfant à l'école. Sans parler des mercredis et des vacances qui posent des problèmes parfois insolubles.

Mais revenons aux crèches :

Une comparaison frappante : l'Albanie, pour deux millions-cinq cent mille habitants dispose d'autant de places de crèches que la France, pays industrialisé de cinquante millions d'habitants. Là-bas, comme dans la grande Chine Rouge, les crèches existent sur le lieu même du travail, ou toute proche du lieu d'habitation, et cela à la ville comme à la campagne. Elles sont ouvertes douze heures par jour, tous les jours de la semaine et parfois même les enfants peuvent y rester dormir. On ne refuse pas l'enfant malade, comme chez nous. Il est soigné à l'infirmerie ou bien orienté vers l'hôpital, où il sera soigné gratuitement. Toutes les grandes usines, et

quantité de petites, disposent d'une crèche d'entreprise et la mère peut interrompre son travail plusieurs fois pour allaiter et pour voir son enfant : ce temps lui sera payé comme temps de travail.

Mais là-bas, c'est le prolétariat qui est au pouvoir, et il se préoccupe constamment d'alléger les tâches de la femme travailleuse pour la rendre disponible pour étudier, acquérir une qualification, participer à tous les fronts — économique, politique, idéologique — de la lutte révolutionnaire pour l'édification du socialisme.

Et c'est aussi un aspect de la question qui nous concerne immédiatement et directement. La revendication de voir se multiplier les crèches, à des prix abordables et ouvertes à des heures commodes concerne toutes les femmes car elle conditionne en partie leur disponibilité pour réfléchir, lire, étudier, militer. Le phénomène des crèches « sauvages » en est un indice.

C'est pourquoi il faut impulser cette revendication partout où c'est possible, et notamment dans le travail syndical, en expliquant à tous, et principalement aux femmes (qui y sont bien vite acquises !) sa signification politique.

## Le travail en équipe : UNE VIE ÉCLATÉE



Equipe du matin : 6 h 30 à 14 h.

Equipe du soir : 14 h 15 à 22 h 15.

En général les femmes font l'équipe du matin pendant que leur mari fait celle du soir, et changent le rythme chaque semaine afin d'éviter une dépense de garde d'enfant (de 400 F à 600 F par mois).

Mais toutes ne peuvent se le permettre car tous les maris ne sont pas d'accord et souvent ils travaillent aussi en trois-huit dans d'autres usines, ce qui rend impossible le roulement et qui réduit la vie familiale le week-end.

Alors, les femmes optent pour une autre solution, car il faut en trouver une. L'exemple des enfants qui sont gardés par les beaux-parents est une solution idéale mais rare. Dans mon atelier, il y a beaucoup de mères célibataires, divorcées, enfin seules avec la charge d'un ou de plusieurs enfants.

### ENQUETE

● **Odile, trente-huit ans** — Mère célibataire à dix-sept ans. Sa fille travaille aussi en équipe dans un supermarché. C'est Odile qui se charge de l'enfant de sa fille (deux ans, père parti), les semaines du soir à partir de 19 heures. La gardienne ne peut la garder au-delà. Coût : 400 F. Mais il y a des semaines où elles se retrouvent d'équipe du soir toutes les deux. Au supermarché, on ne peut pas changer d'équipe. Odile, elle change : trois semaines

du matin, levée à 5 heures. Si le chef refuse, elle prend un arrêt maladie de huit jours, dont trois ne sont pas indemnisés par la Sécurité sociale. Elle gagne 1 300 F par mois.

● **Danielle, vingt-quatre ans** — Mère célibataire de jumeaux. Elle a mis ses enfants dans le Pas-de-Calais (les nourrices sont moins chères). Résultat : tous les week-end, voyage pour les voir. Elle ne peut obtenir de logement H.L.M. parce que ses enfants ne sont pas avec elle.

● **Marie-Josée, trente-quatre ans** — Mère d'un enfant de dix ans, en province depuis sa naissance chez sa grand-mère. Résultat, la mère ne voit sa gosse que durant les fêtes et maintenant qu'elle pourrait la reprendre, l'enfant est attachée à ses grands-parents et ne veut pas partir.

Généralement, les mères célibataires qui travaillent en équipe, laissent leurs enfants en nourrice pour ne pas les réveiller à 4 heures du matin ou aller les chercher à minuit : elles paient jusqu'à 600 F par mois.

● Une fille de vingt-trois ans, travaillant dans un supermarché de Juvisy, fait garder son enfant à Longjumeau pour 500 F par mois. Elle gagne 1 100 F et paie 350 F de loyer. La région étant mal desservie par les transports en commun, elle dépense 34 F par semaine pour aller la chercher et la ramener. Elle est seule, isolée, célibataire d'un enfant de trois mois.

## Des femmes organisent leurs luttes

... En France, dès qu'on parle d'organisation de femmes, on pense M.L.F., et c'est dommage. Le M.L.F. est une organisation divisée en tendances d'une part, à l'échelon central, les intellectuelles bourgeoises de « psych' et pol' » (psychanalyse et politique) et celles des « Féministes révolutionnaires » et « Gouines rouges », d'autre part les groupes M.L.F.-Quartiers que tentent de magouiller « Rouge » et « Révolution ! ». Tous ces groupes mènent des luttes contre les préjugés, des luttes de femmes, de toutes les femmes (comme s'il n'y avait pas de différences entre une bourgeoise et une ouvrière) et non des luttes classe contre classe. Pourtant, quelques groupes M.L.F.-quartier, en particulier en banlieue de Paris, amorcent une rupture avec le MLF pour rallier la lutte des classes.

Il y a encore l'Union des Femmes françaises sous la coupe des révisionnistes, qui croule sous un humanisme béant, suivant la politique hypocrite de l'U.R.S.S. sur la paix et la détente, du style

« Que les mères, les épouses, toutes les femmes enfin ne tremblent plus pour les hommes qu'elles aiment et qu'elles puissent procréer dans la joie, la prospérité et la « sécurité ». (Ancienne militante du P.C.F. dans une lettre au journal « Femme soviétique ».)

Notre expérience particulière, nous semble, dans ce sens assez positive. Notre groupe de femmes milite sur une petite entreprise d'ouvrières spécialisées avec qui nous avons des contacts réguliers, sur un prisunic, sur un marché et participe aux manifestations politiques locales (Six heures pour Lip, Six heures pour le Chili) ; d'autre part, il étudie précisément la situation de la femme en France. Les thèmes développés par ses tracts et ses journaux muraux popularisent les luttes des ouvrières (Coframille, Cerizay...), sensibilisent les femmes à l'actualité (Lip, loi Debré, vie chère, licenciements), développent des sujets tel l'isolement, comme arme du capital, ou la démythification de la fête des Mères. Le groupe qui était, au début constitué de militantes de diverses organisations s'est agrandi de femmes inorganisées, travailleuses et étudiantes, malgré les difficultés d'implantation sur le quartier.

Cette expérience enrichit l'enquête sur le quartier qu'a entrepris le cercle où nous militons, tout en nous confrontant à la réalité concrète de ce quartier : les luttes dans les foyers et les entreprises, les problèmes face à la rénovation, les contacts avec des travailleuses et d'autres militantes...

Des militantes du C.D. :  
A. Marty.

# Les consciences qui se sont éveillées dans la lutte, ne s'endormiront plus jamais

On ne l'a pas assez dit : chez Lip, il y a une majorité de travailleuses. Comme c'était le cas aussi au Joint Français, aux Nouvelles Galeries de Thionville, à Kelton, à la Cerizay.

La lutte des Lip, c'est aussi, c'est beaucoup une lutte de femmes travailleuses dont la conscience politique s'est éveillée dans la bagarre. Pour elles, la remise en question de tout un état de fait est beaucoup plus profonde, beaucoup plus radicale et touche à une quantité de domaines : le sort réservé à la femme dans la famille, dans la société, dans les luttes ouvrières. C'est ce qui explique cette volonté de comprendre, d'analyser ce qui leur arrive, de continuer à aller de l'avant, de dégarer des documents que nous publions ci-dessous et qui reprennent des extraits d'entretiens, réalisés au cours de leurs luttes, par des ouvrières de Lip d'une part et Thérèse Albert, déléguée syndicale de la Cerizay, d'autre part.

## ... prendre des responsabilités

— Alors chez Lip, à partir du moment où on s'est senti une responsabilité, ça a marché. D'autant mieux qu'on sentait qu'on était drôlement appuyées. On a senti vraiment que les gens nous regardaient avec un autre œil ; ça nous a encouragées, on a commencé à expliquer.

— Je suis partie avec une femme qui n'avait jamais ouvert la bouche. Mme F... C'est pas une femme qui parle beaucoup. Elle est timide, rougissante... enfin bref, elle part avec moi. (Je me sens encore vite à l'aise) on discute, et bien, elle a fait comme moi. A Paris l'autre jour, c'était la première fois qu'on n'était plus ensemble. On est arrivé à la gare de Lyon : aussitôt, on nous a emmenées faire quatre meetings différents dans la journée. Eh bien ! elle s'est très bien débrouillée de son côté et moi du mien. Elle l'a dit : « Je suis encore bien plus contente d'être partie toute seule, au moins là, j'ai été obligée de le faire. » Et elle a ressenti une responsabilité alors que, quand on est deux, finalement, il y en a une qui parle plus que l'autre. Comme ça, elle était obligée de parler toute seule, il a bien fallu qu'elle se débrouille, elle a été prise dans le bain. Et maintenant on lui a demandé de repartir.

— Oui c'est important, et quand on a des responsabilités, on est plus capable de prendre la parole.

— Par exemple, un tel vient me demander d'aller avec lui à Thionville ; qu'est-ce que je vais faire ? Je vais l'écouter parler, automatiquement. Parce que, lui, il est syndicaliste, il connaît le problème à fond, il fera beaucoup mieux que moi, beaucoup plus approfondi. Mais moi, je serai une spectatrice pendant ce temps-là. Si je n'ai pas à m'occuper d'un groupe, moi je serai seulement en décoration.

— Moi, je préfère largement avoir une responsabilité. Bon, du moment que je parle, je sais ce que je peux discuter et je veux le faire. Par exemple, moi, quand je fais un meeting, je dis : « Mission accomplie ! ». Voilà ce que je dis quand je rentre chez moi.

— On a trop souvent l'impression qu'une femme c'est bon à faire le ménage et à travailler en usine et en bureau. Et puis, ça rentre, ça recommence.

— Mais nous, au sein de l'usine, il y a des tas de gens qui ont nettoyé les locaux parce que, vous savez,

notre usine a été nickel. On l'a laissée propre. Il y avait une équipe de nettoyage sensationnelle avec des femmes et des hommes. Bon. Mais toutes les femmes ne sont pas bonnes qu'à faire du nettoyage. Moi j'ai tout fait, tout, j'ai fait n'importe quoi : j'ai vendu des cartes postales, j'ai vendu des livres, je me suis occupée des journalistes. Vous vous rendez compte, recevoir des journalistes ! Moi qui n'avait jamais fait ça de ma vie. Vous savez les journalistes, quelquefois, c'est pas de la tarte. Ils posent des questions pièges, faut pas tomber dans le panneau. Et puis j'ai fait de l'animation, c'est-à-dire qu'on a décidé que c'était pas parce qu'on était en grève qu'il fallait pleurer du matin au soir. Alors on a convoqué des chanteurs, des troupes de théâtre, tout ça... Je me suis lancée là-dedans, mais j'avais jamais fait ça de ma vie !

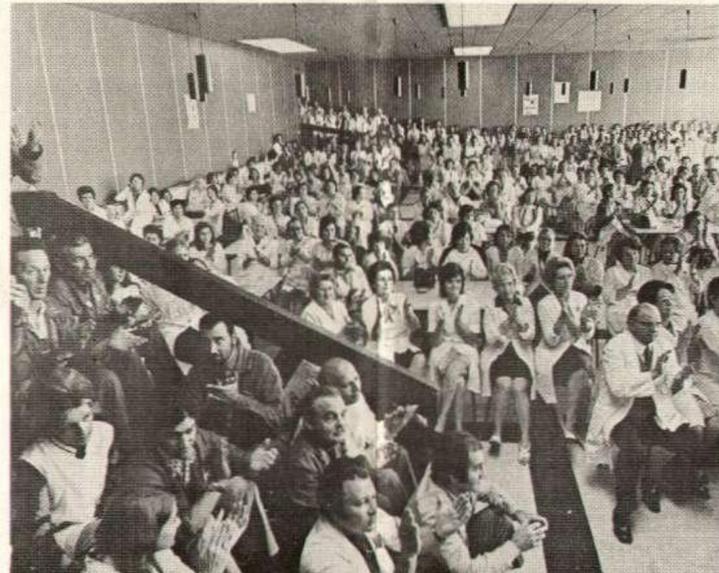
## et affronter le mari et la famille...

— Les femmes se sont débrouillées toutes seules. On les a forcées au maximum. Vous savez ce que c'est : allez ! laisse tomber ton mari, t'en occupe pas, viens distribuer des tracts avec nous ici et là... Même des femmes qui travaillaient activement dans la boîte, ne seraient-ce que pour aller à Pontarlier distribuer des tracts, comme au tout début, fallait qu'elles demandent à leur mari et leur mari ne voulait pas.

— Tiens ! pour vous donner un exemple, il y en a une qui est venue avec sa belle-mère de soixante-quatorze ans faire la manif de Paris. Son mari est jaloux, il n'a pas confiance, un mari jaloux ça ne s'explique pas, c'est comme ça. Alors elle a dit : « Si je vais avec ta mère, est-ce que tu es d'accord pour que je parte ? » Alors elle a emmené la belle-mère et voilà, ça c'est passé comme ça.

— Moi le mien, il me soutient bien dans la lutte, mais il ne veut pas me dire : eh ! bien oui, tu as raison, tu peux repartir. Je fais quand même attention, je ne peux pas repartir toutes les semaines. Mais je suis restée là et je suis repartie.

— Moi, j'ai ma famille qui habite à 60 km. C'est des bourgeois, faut pas leur parler du problème Lip, ils s'en foutent royalement : Lip, ça revient toujours sur le journal, on en a ras le bol. Alors on va plus les voir. Moi j'ai fait la coupure avec eux, je ne vais pas me laisser démoraliser par eux.



## J'ouvre ma porte aux gens

— J'ouvre ma porte aux gens, en ce moment. J'ai ramené un gars depuis Paris. Il campe dans ma salle à manger, je n'ai pas de place pour le coucher. Ben, ma fois tant pis. Je ne l'aurais pas fait avant. Je me serais dit, un étranger, je ne le connais pas... Je me serais fait des tas d'idées. Maintenant, je m'en fiche. Si je peux rendre service, j'estime que c'est la solidarité aussi. J'ai ramené des Allemands, comme ça, qui étaient venus le 15 août, voir les CRS, ce qui se passait chez Lip, parce qu'ils voulaient des informations. Je les emmenais chez moi. On a trouvé un tas de monde, comme ça, on est content de revoir les gens, de pouvoir parler. J'estime que une heure pour recevoir ces gens, plus tard, ça vaudra mieux que faire une heure de ménage.

— Maintenant on ne voit plus à travers mes vitres, je n'ai plus le temps de les faire, je vous dis pourtant ça me fait mal parce que j'ai mes idées bien arrêtées, il faudrait quand même que je prenne le temps de les faire. Mais ce n'est plus important, ça presse plus comme avant.

## Maintenant la lutte de classe, ça nous concerne

— Moi je suis syndiquée, ça voulait dire payer son timbre tous les mois et c'est tout. Je ne sais pas si c'est pareil pour vous ?

— Je n'ai jamais été à une réunion de militants, moi.

— Moi non plus. Pour les grèves je ne les faisais pas parce que je n'étais pas assez informée ni concernée. Mais celle-là, on est concernée. Quand il y a des grèves en France, maintenant on les comprend. Avant, quand les étudiants manifestaient, on était toujours en train de dire, c'est pas vrai, ils manifestent encore ! Mais maintenant on essaie de savoir pourquoi ils manifestent.

— Nous les femmes on a été plus lentes à se mettre dans la lutte : Mais une fois qu'on est dedans, je crois qu'on est plus têtues que les hommes.

— Quand on a une idée, on va

jusqu'au bout de notre idée, on veut pas lâcher.

— J'étais syndiquée, ça voulait dire payer mon timbre tous les mois. J'étais pas militante. Maintenant je me rends compte que je suis militante malgré moi. C'est un truc qu'on attrape et qu'on lâche plus ça !

## Nous avons pris en main notre propre sort

— On nous a même demandé notre avis, chose qui n'existait pas avant. On nous demandait notre avis : est-ce que vous croyez qu'on peut faire ça comme ça ? ou tiens ! Vous allez bien faire ça, vous allez bien vous débrouiller. On nous a fait comprendre qu'on était malgré tout une valeur. Alors qu'avant on se sentait abaissée, un numéro. Avant on bossait et puis c'est tout. Ça, c'est incroyable ce qu'on en a pris conscience. Je vous dit que j'ai travaillé dans le bonheur. J'étais heureuse. Je peux pas vous expliquer, le nageais. J'étais heureuse. D'abord, on comptait plus nos heures. Vous savez on était même pas sûres d'être payées au bout de ça, quand on a commencé à travailler. On savait pas du tout comment ça allait tourner. On restait des heures le soir, 7 heures, 9 heures, on s'en rendait même pas compte. On travaillait. On était heureux. Ça a changé notre vie du tout au tout... Parce qu'on savait qu'on avait décidé de faire les choses et de les faire bien.

## Au Lorzac, j'ai pleuré

— Avant on avait l'impression qu'il y avait sa vie dans son appartement, sa vie dans son travail, sa vie dans tel secteur, des tas de petits morceaux de vie qui n'avaient aucun rapport entre eux.

## CERIZAY :

### “toutes ensemble, c'est possible...”

— Maintenant, toutes les filles travaillent. Comme il n'y a pas de travail pour elles à la ferme, elles vont en usine, surtout dans une région où les petites usines sont nombreuses.

— Est-ce que souvent elles travaillent en pensant qu'elles se marieront et qu'elles arrêteront ?

— Celles, surtout qui sont à l'atelier pensent qu'elles arrêteront. Elles disent : « Vivement qu'on se marie, pour partir ! » ou même certaines disent : « J'ai un gosse, eh bien ! j'en voudrais un deuxième pour pouvoir rester chez moi. »

— Ce rêve de s'en sortir seule est très ancré au niveau des C.E.T. Dans la dernière grève des C.E.T., les sections de filles ont beaucoup moins lutté que les sections de garçons. En effet, les garçons se voient ouvriers, alors que les filles espèrent se marier ou travailler dans de bonnes conditions. Aucune fille qui fait le C.A.P. de couture n'imagine qu'on la prendra comme O.S. dans l'électronique pour sa dextérité, mais sans la payer comme une ouvrière possédant le C.A.P. Une lutte à populariser est celle de l'usine L.M.T. de Lannion où l'une des revendications était la reconnaissance du C.A.P. de couture comme qualification pour les câbleuses.

— Il est sûr qu'il faudrait trouver quelque chose pour arriver à joindre ces filles des C.E.T. que les femmes qui sont en lutte dans leur entreprise leur montrent que les conditions de travail ne sont pas ce qu'elles ont rêvé. Quand elles arri-

— Tenez, par exemple, moi j'ai été au Lorzac, écoutez, je me suis retrouvée jeune ; j'ai passé 40 ans. Je me suis retrouvée couchée dans cette bergerie et je suis revenue émerveillée. Et puis quand on a été au Lorzac, on a été un peu ému.

— Je vous dit franchement, j'ai pleuré. Quand on est monté sur le podium, que toute la foule était assise et qu'ils se sont levés pour nous ovationner, moi, j'ai pleuré ! Et puis je suis revenue, il m'a semblé que j'étais plus jeune, le trouve que j'ai rajeuni. On était en train de vieillir, on vivait pas, on rentrait chacun chez soi, avec ses petits problèmes, sa télé, un peu la famille, on avait pas d'amis, on vivait pas ! maintenant il faut qu'on vive !

## Le P.C. ? la C.G.T. ? avec eux non plus, on n'aura pas droit à la parole

— ... le coup des syndicats qui se divisent, alors ça, je crois que c'est le coup le plus vache qu'on ait pu nous faire.

— La C.G.T., même au départ, elle

était pas d'accord avec ce genre de conflits.

— Ça vient de pression plus hautes.

— Moi je pense que ça vient du P.C. qui est derrière, mais qui a une marche à suivre bien précise, qui veut absolument suivre la ligne qu'ils se sont tracée, sans jamais dévier d'un millimètre. Elle est en contradiction avec toutes les luttes dures.

— C'est que voilà, le P.C. il est très content quand il y a des mécontents.

— Lui-même veut bien donner aux travailleurs, mais il veut pas faire que ce soient les travailleurs qui se donnent les moyens.

— Ils ne laissent pas d'initiatives aux travailleurs. Ils cherchent à ce qu'ils aient des conditions meilleures et tout, mais on n'aura pas droit à la parole !

— On est gauchiste, si on veut. Quand vous voyez la vie qu'on a, on devient vraiment gauchiste. Avant les gauchistes, c'était l'ennemi numéro un. Moi j'en ai trouvé un, maintenant, d'ennemi : c'est la C.G.T. — absolument, oui ! — Maintenant on a appris à lutter et à connaître un peu de politiques.



autre) pour qu'on le voit ensemble, mais maintenant ça vient automatiquement, on n'a plus à le rappeler.

On a dû s'organiser sur tous les points. Ainsi, on n'avait plus de car de ramassage. On a noté toutes les voitures et on s'est réparties. Chacune sait qui elle emmène et ainsi on vient toutes... ce qui nous a resoudées, c'est qu'on s'est occupées de tous ces problèmes. C'est sûr que ça n'aurait pas pu marcher si on avait laissé chacune se débattre avec ses problèmes. On n'aurait jamais été solides comme on l'est actuellement.

Nous avons bien vu que la seule façon de surmonter ces problèmes n'est pas individuelle mais collective. La fille qui essaie seule de justifier la lutte vis-à-vis de ses parents ou de son mari y arrive ou n'y arrive pas, mais par contre, si nous l'aïdons toutes, c'est beaucoup plus facile.

— Quelle solution avez-vous pour garder les enfants ?

— Par ici, il n'y a pas du tout de crèche et personne n'en a l'habitude. Pour le faire il aurait fallu y réfléchir beaucoup. On ne s'est pas assez penchée sur cette question... mais il est vrai que si les filles avaient installé une crèche, il aurait été possible, comme elles en auraient vu l'avantage, de lutter ensuite pour qu'elle soit payée par le patron. On y a vraiment pas assez réfléchi.

— Il y a deux ans, certaines femmes n'étaient pas dans la lutte et y sont maintenant. Pourquoi ?

— Ça vient du groupe où elles travaillent. On arrive à discuter en travaillant et c'est là que ça vient. Ce sont les rapports personnels qui jouent et c'est ainsi que l'on arrive à amener les gens à lutter. On discute beaucoup sur les chaînes. Souvent on commence par des problèmes personnels. Cela fait sortir les blocages. Et puis on discute des problèmes de travail. C'est toujours assez long pour démarrer. La prise de conscience sur tous les problèmes, ce n'est pas rien. Il faut discuter longtemps pour amener les gens à sentir qu'il faut faire quelque chose ensemble. Il me semble qu'il faut leur parler de tout ce qui les préoccupe pour y arriver.



## On a osé ouvrir la bouche...

— Il y en avait qui avaient des problèmes et qui les exposaient, mais, en principe, c'étaient toujours les mêmes. Moi j'avais jamais ouvert la bouche, et pourtant, je suis bavarde ; en A.G., j'osais pas ! j'avais peur qu'on dise : elle dit des conneries. Vous ne croyez pas que, quand c'est une femme qui prend la parole, on attend d'elle beaucoup plus que quand c'est un homme ? On attend qu'elle dise quelque chose de forcément très précis ; encore plus que quand c'est un homme. Un homme, on lui permet de dire des choses approximatives, et si c'est une femme, attention, tout le monde la regarde ! il faut qu'elle parle et qu'elle ne dise pas de conneries.

— Je suis allée pour la première fois à M... la semaine dernière ; je ne l'avais jamais fait, j'y suis allée. Le premier soir, j'étais un peu paniquée. Je n'ai pas dit grand chose ; j'étais avec un homme, aussi je l'ai laissé parler. Le deuxième soir, j'ai quand même commencé à parler. Le troisième soir, c'était pas mal : on m'a posé une question, j'allais pour répondre, et puis il m'a coupé la parole. J'ai entendu des femmes dans la salle qui disaient : « Oh ! mais, est-ce qu'il va la laisser s'exprimer ? La parole aux femmes ! » Alors il m'a quand même laissée parler. Mais là, j'ai senti vraiment qu'il fallait que je parle, parce que les femmes attendaient que je parle. Alors ça m'a plus, et j'ai parlé beaucoup plus librement.



## CHINE

# Servir le peuple et la révolution



J'ai rencontré à l'usine textile numéro 3 de Pékin la camarade Wang Tseh, secrétaire adjoint du comité du Parti.

Elle a évoqué avec humour la condition des femmes chinoises au moment de son entrée dans les rangs de la révolution. Un dicton local disait alors : « On épouse une femme comme on achète un cheval, et on est libre d'en faire ce qu'on veut. » Et le rite des noces exigeait qu'avant d'entrer dans la maison de son mari, la nouvelle mariée passe sous une selle. Ce qui signifie que désormais, elle était appelée à servir de bête de somme.

La camarade Wang m'a raconté encore une autre anecdote : La

chose se passait pendant la réforme agraire, dans les régions libérées de la VIII<sup>e</sup> Armée de Route et la Nouvelle IV<sup>e</sup> Armée. Lors du partage des terres, les vieilles paysannes pauvres ne savaient pas comment s'inscrire sur le registre car elles n'avaient pas même un nom. On dut, faute de mieux, les appeler « épouse d'Untel » ou leur demander de prendre à la hâte un nom. C'est ainsi qu'après avoir vécu des dizaines d'années, elles recevaient pour la première fois des terres et un nom !

Il semblait que les femmes ne fussent victimes que de déplorables mœurs et coutumes sociales. Mais pourquoi ces mœurs et coutumes pouvaient-elles persister ? C'était le fait de l'état pauvre et arriéré qui affligeait le pays, et celui-ci était dû, en définitive, au régime politique réactionnaire.

Dans les ténébreuses années d'avant la Libération, la Chine gémissait sous la botte des agresseurs impérialistes, et les classes exploiteuses pressuraient le peuple et se nourrissaient de son sang. La grande majorité des femmes était naturellement des travailleuses. Nombre d'entre elles perdirent leur mari, qui ses enfants, et beaucoup d'autres se débattaient entre la vie et la mort. Ce serait peine perdue que de parler de l'émancipation des femmes en ignorant cette cruelle réalité. Où était donc l'égalité entre l'homme et la femme quand on est privé des droits les plus élémentaires à l'existence ?

Sous la direction du Parti communiste chinois et du président Mao, des centaines de millions de femmes chinoises ont combattu côte à côte avec les hommes durant les différentes périodes révolutionnaires : dans certaines régions, elles étaient

devenues la principale force de production, les hommes étant partis au front. En dehors des travaux des champs, elles filaient et tissaient, confectionnaient des souliers pour les combattants, transportaient et soignaient les blessés, transmettaient les renseignements à l'armée et faisaient parvenir au front des vivres et du fourrage.

« La femme nouvelle, c'est la femme des classes laborieuses conscientes désormais... Nous devons battre en brèche le vieux système social qui nous dévore ! » Ainsi va une chanson populaire des années 30 intitulée La femme nouvelle. Et la camarade Wang Tseh et ses compagnes sont de ces femmes nouvelles. Courant mille risques et loin de leurs foyers, elles combattirent l'impérialisme japonais pour la libération de toute la Chine, et aussi pour leur propre émancipation.

Les dures années de guerre prirent fin, et la libération de tout le pays, en 1949, inaugura l'ère de l'édification d'une Chine nouvelle, socialiste. Mais les femmes révolutionnaires chinoises ne sont pas revenues se cloîtrer dans leurs petits chez-soi pour courir après un illusoire « bonheur individuel » — car un tel bonheur, en marge du progrès social, n'existe tout simplement pas. C'est à la grande cause de la révolution et de l'édification socialistes qu'elles se sont adonnées. La camarade Wang Tseh, elle, fut envoyée en 1955, prendre part à la construction d'une usine textile — celle où elle travaille maintenant. Elle l'a vue naître et grandir sous ses yeux. L'entreprise compte aujourd'hui 115 000 broches et 6 600 ouvriers et employés.

« Le statut des travailleuses s'est considérablement élevé, a dit la camarade Wang. Et je crois savoir

La libération des femmes est une composante de la cause de l'émancipation du prolétariat. Sans la participation active des femmes qui représentent la moitié de la population, la révolution et l'édification socialistes ne sauraient être couronnées de succès ; de même, sans le triomphe de la révolution prolétarienne, l'émancipation des femmes ne serait pas possible non plus.

qu'elles ont aussi davantage voix au chapitre chez elles. »

« Et n'oubliez pas que les femmes cadres, elles aussi, ont leur mot à dire dans notre usine ! » est intervenue une autre interlocutrice.

« C'est vrai, a enchaîné Wang Tseh en souriant, puisque certains ouvriers disent même que notre usine est gérée par un groupe de vieilles dames ! »

Répondant à ma question sur l'émancipation des femmes, la camarade Wang a dit : « Je sais par ma propre expérience que nous ne pouvons parler en l'air de la libération, de l'indépendance et de la liberté des femmes. Je ne suis pas d'accord que l'on revendique des droits excessifs pour la femme, et nous ne pouvons prendre les hommes pour des adversaires. L'oppression dont souffraient les femmes est une oppression de classe. Nous devons nous rappeler que la libération des femmes est inséparable de celle du prolétariat, car elle est une composante du mouvement révolutionnaire du prolétariat. »

Pékin Information n° 10. Extraits d'un reportage publié dans Pékin Information le 12 mars 1973.

## ALBANIE

## Au sein de la famille des rapports nouveaux

Extraits de la brochure « Les femmes albanaises luttent pour leur émancipation » réalisée par l'Association des Amitiés franco-albanaises

Q. — La femme albanaise qui travaille au dehors a-t-elle une deuxième journée en rentrant chez elle ?

R. — Non, car de plus en plus se développent toutes sortes de services destinés à libérer la femme de ses tâches ménagères. Ce sont d'abord les crèches que les Albanais ont développé dans les villes comme dans les campagnes. Et cela ne s'est pas fait sans difficultés car il a fallu abandonner la conception de la mère traditionnelle dont la fonction était de s'occuper elle-même de ses enfants.

Q. — Alors, les hommes ne participent pas aux activités ménagères ?

R. — Peut-être pas encore autant qu'il le faudrait, mais ce qui est important c'est qu'en Albanie le problème a été posé franchement. Il est devenu l'affaire de tous, du Parti du Travail comme des organisations de masse. Plus on avance dans la voie du socialisme, plus ce genre de problèmes prend de l'importance. C'est un des points majeurs actuellement de la révolution idéologique et culturelle.

Q. — Mais dans la pratique, cela se traduit par quoi ?

R. — Là encore, on retrouve le souci de ne pas brûler artificiellement les étapes. Les hommes ont commencé par des tâches simples et qui leur semblaient compatibles avec leur conception traditionnelle de leur dignité masculine. Ils conduisaient les enfants à l'école, à la crèche, faisaient les courses. Il s'agissait là de tâches précises, ponctuelles, ne demandant pas d'initiatives particulières. Maintenant, ils abordent des travaux considérés comme plus spécifiquement féminins, tels la cuisine et le ménage. Découvrant l'aspect ingrat et souvent pénible des travaux ménagers, ils ont aidé à accélérer le développement et la multiplication des services utiles à la collectivité comme les crèches, les restaurants, les blanchisseries, etc. Bien entendu, ces services ne sont pas réservés à une minorité de privilégiés, mais ils sont accessibles à tous les Albanais.

Ainsi, dans un des restaurants de Tirana, on prépare chaque jour 1 600 repas, avec un éventail de 22 plats.

Q. — Mais ce genre de restaurant communautaire ne perturbe-t-il pas la vie familiale ?



R. — Comme la crèche, le restaurant est contrôlé par tous les usagers du quartier, et sa conception évolue avec les besoins de ceux-ci. Ainsi, on avait commencé à créer des restaurants qui ne servaient que des plats sur place. Mais certaines familles ont exprimé le désir de pouvoir continuer à prendre leurs repas à la maison. Aussi a-t-on créé un service de plats à emporter ; et les Albanais ne prennent souvent que les plats de légumes dont l'épluchage et la cuisson nécessitent beaucoup de temps et continuent à préparer le reste du repas.

Q. — Si malgré tout cela la femme préfère rester à la maison, s'occuper de ses enfants elle-même, mijoter des petits plats pour son mari ?

R. — En réalité, elle croit préférer rester chez elle, mais c'est parce qu'elle subit la pression de l'idéologie

patriarcale qui rend sacré le rôle de la femme au foyer pour mieux l'y retenir, pour la maintenir davantage dans cette forme d'esclavage.

Mais la femme albanaise n'est pas abandonnée à elle-même pour résoudre ce genre de problèmes. Ses voisines, tout son entourage et bien souvent ses propres enfants, l'aident à se libérer et à s'épanouir.

Ainsi, dans un village où la tradition restait encore forte, les enfants incitaient leur mère à lire plutôt que de s'adonner à la broderie, loisir favori des femmes autrefois. Ils le faisaient d'une manière concrète, et très amicale : ils lui apportaient des résumés d'œuvres qui traitaient de sujets qu'elle connaissait bien et qui étaient donc susceptibles de l'intéresser davantage ; ils cherchaient à provoquer des discussions en lui demandant son avis, faisant appel à son expérience.

# Combattre les idées révisionnistes

« Le combat des femmes ne doit pas s'arrêter pour autant ». C'est ce que nous dit notre camarade vétéran ; le mouvement de masse des femmes a été dévoyé, détourné de son objectif révolutionnaire par les révisionnistes du P.« C. » F. : il faut reprendre le flambeau, à l'heure où le combat des femmes grandit, ici, à Coframaille, Cerisay, Lip, Kelton, Bouly, là, pour la contraception et l'avortement libres et gratuits. Divisé, détourné de son but, pris en main par des idéologies contraires à celle du prolétariat parfois, le combat des femmes n'a pas cessé ; il grandit, il est urgent de prendre le flambeau ; avec des idées bien claires en tête.

On a parfois raillé : « Le P.« C. » F. brille par son absence sur le front des femmes » ; l'U.F.F. est une « organisation fantôme »... Cela est vrai ; cela signifie-t-il pour autant que les idées révisionnistes ne pénètrent pas dans les têtes des femmes travailleuses ? Non, bien sûr ; ce serait une grande naïveté que de l'espérer ; aussi — pour qu'un puissant mouvement de masse des femmes se mette sur de bons rails, grandisse et contribue à la révolution prolétarienne faudra-t-il mener une bataille acharnée contre le révisionnisme moderne sur ce terrain-là aussi.

## Une définition bourgeoise du rôle des femmes

### • « Concilier » ou combattre ?

« Les femmes ayant des enfants effectuent, elles aussi, leurs huit heures de travail en essayant de compenser le soir leur absence de tout le jour. Qu'ont fait le gouvernement et les patrons pour les aider ? »

Un exemple parmi d'autres d'argumentation révisionniste — tiré d'un tract C.G.T. — sur les problèmes de la femme, ou plutôt des « mères de famille »... Car c'est là le problème n° 1 qui revient à toutes les saucés : « comment CONCILIER la tâche de mère de famille et celle de travailleuse ? N'est-ce pas la réalité de la vie des travailleuses, de leur double journée de travail, de leur responsabilité par rapport aux enfants ? Comment s'en sortir pour faire deux journées en une, n'est-ce pas là le problème éternellement posé à chacune ? »

La « double journée » manifeste un aspect de l'exploitation spécifique de la femme travailleuse ; or au P.« C. » F., on ne parle plus d'exploitation spécifique de la femme. On « concilie ». On veut faire passer la pilule, arrondir les angles au profit de la bourgeoisie. On concilie. Quoi et quoi ? Sa « tâche de mère de famille » qui assure par l'élevage des enfants « la continuité et le développement de richesses » (Cahiers du Communisme février 74) — qui en profite ? — et donc possède une « fonction éminemment sociale » — pour le service de quelle classe ? Sa tâche de travailleuse surexploitée — car dit le tract — « les salaires sont trop bas, les femmes obligées de travailler, elles sont plus exploitées car moins payées, elles n'accèdent que rarement aux postes de cadres ». A l'évidence, le salaire ne peut être qu'un salaire d'appoint, il vaut mieux rester à la maison... quand on n'est pas cadres ! Là encore, n'est-ce pas la réalité vécue que le tract décrit, sans expliquer ni combattre...

Et pour aboutir à une solution typiquement bourgeoise ? — ni plus ni moins. — Doit-on classer les femmes en deux : celles dont le « métier » est d'avoir des enfants, celles qui ont un « métier » au dehors ? Non, répondent « Les Cahiers du Communisme » : certaines femmes veulent « concilier » les deux, d'autres veulent rester au foyer « par vocation » !!! Et l'individualisme démagogique à tout crin que ne renierait pas Mérie Grégoire, et autres « conseillères des femmes » : « choisir c'est préférer une chose à une autre, en ayant évalué que pour soi-même les côtés positifs de la chose choisie l'emportait sur les côtés négatifs ».

On est très loin de l'enseignement fondamental de Lénine.

« Faire participer la femme au travail productif social, la soustraire à « l'esclavage domestique », la libérer du joug abrutissant et humiliant, éternel et exclusif, de la cuisine et de la chambre des enfants », et de Engels :

« L'émancipation de la femme, son égalité de condition avec l'homme est et demeure impossible tant que la femme restera exclue du travail social productif et qu'elle devra se borner au travail privé ».

Beaucoup d'ouvrières ressentent le travail au dehors comme l'esclavage et comme un « abandon » des enfants, c'est vrai ; mais il suffit d'écouter celles de Lip ou de Cerisay pour comprendre que le « retour au foyer » n'est pas la voie : la voie est celle de la lutte contre l'esclavage salarié et les discriminations imposées aux travailleuses, contre la « double journée » de la femme comme toutes les autres humiliations et soumissions qu'elle subit sont engendrées par la société de classe, et son idéologie de domination de l'homme sur la femme liée à l'existence de la propriété privée.

### • Egalité bourgeoise ou émancipation ?

De cela, le P.« C. » F. ne dit mot, niant et effaçant la contradiction réelle, même secondaire, qui oppose hommes et femmes dans la société capitaliste. Aussi ses revendications pour les femmes ne sont-elles qu'un catalogue — tout à fait acceptable — EN PAROLES DU MOINS par la bourgeoisie monopoliste. Pour mieux « concilier » les deux tâches, plus de crèches et d'équipements sociaux, pour les mères de famille « allocations familiales indexées sur le salaire » et pour les travailleuses « A travail égal salaire égal » ! Très bien ! Il faut combattre pour des crèches, pour une formation professionnelle... mais en conclure qu'alors « l'égalité entre hommes et femmes » sera réalisée, c'est se contenter d'un idéal qui n'est pas l'émancipation des femmes. A preuve le modèle que le P.« C. » F. brandit à tout bout de champ : celui de l'Union Soviétique et des « pays socialistes ». Et de s'indigner vertueusement :

« S'il y a un domaine où toute personne de bonne foi ne peut nier les réalisations du socialisme c'est bien celui qui concerne l'enfant, la femme donc la travailleuse ! » Cahiers du Communisme, page 64.

De l'émancipation politique des femmes, de leur participation active à la lutte révolutionnaire, il n'est pas question ! Et pour cause !

Or c'est là pourtant LA TACHE FONDAMENTALE DU MOUVEMENT DES FEMMES : MENER LA BATAILLE POUR LA REVOLUTION, GROSIR LES RANGS DU PROLETARIAT ET DE SES ALLIES D'UNE ARMEE DE MILLIONS DE COMBATTANTES RESOLUES. Quand nous combattons pour les crèches, la qualification professionnelle, la retraite ou l'égalité du salaire, c'est pour libérer les femmes pour la lutte politique ; c'est la révolution prolétarienne que nous visons, assurés que sans un puissant mouvement des femmes, pas de victoire révolutionnaire possible mais aussi, sans victoire révolutionnaire, pas d'émancipation totale des femmes non plus ! Un tel mouvement des femmes, partie intégrée du large mouvement des masses qu'il nous faut diriger, politique en son fond et mené classe contre classe se heurte et se heurtera inmanquablement à la bourgeoisie. L'expérience militante de notre vieille camarade nous le rappelle sans ambages...

## Une politique bourgeoise auprès des femmes

Dans cette lutte pour un véritable mouvement révolutionnaire des femmes, nous nous heurterons aussi, au révisionnisme moderne. Immanqua-

blement. Car sa politique auprès des femmes est bourgeoise à 100 %.

### • Démobiliser les femmes...

Son activité dans l'Union des Femmes françaises est très révélateur à cet égard. Tricots de carrés de 0,20 sur 0,20, confection de tasses d'oreillers, collation de boîtes de lait concentré. Des activités de « bonnes sœurs » quoi ! On serait tenté d'en rire. Mais au fond c'est bien plus grave : UNE ENTREPRISE DE DEMOBILISATION IDEOLOGIQUE des femmes qui voudraient ça et là aider d'autres femmes de par le monde. Quand les femmes indochinoises descendent des avions au fusil, se portent volontaires pour des actions de commandos dans Phnom Penh, prennent en charge la production agricole d'un village libéré, et conquièrent, avec la libération de leurs pays, leur propre émancipation... l'Union des Femmes françaises leur adressent leurs « douloureuses pensées ». (Tract diffusé pour le 8 mars 1974.)

Quand les peuples du monde, mobilisant hardiment leurs femmes, montent à l'assaut de l'impérialisme, l'U.F.F. estime que « trop de malheurs entâchent encore la géographie mondiale » « Pacifisme bélant » dit-on parfois mais pour quoi faire, dans quel but ? Là est la question importante. Ce « pacifisme » contribue activement à démobiliser les femmes de notre peuple face aux menaces de guerre contre notre pays, à ce moment où les deux superpuissances rivalisent pour le contrôle de l'Europe. Ce « pacifisme » contribue à discréditer la guerre révolutionnaire aux yeux des femmes. Il est très dangereux ; nous devons le combattre sans merci, et dire, comme le disait Lénine en 1916 aux femmes du prolétariat et du peuple :

« Contre cela, que feront donc les femmes des prolétaires ? Se borneront-elles à maudire toute guerre et tout ce qui a trait à la guerre, à ne réclamer que le désarmement. Jamais les femmes de la classe opprimée qui est réellement révolutionnaire ne se contenteront d'un rôle aussi honteux. Elles diront à leur fils : "Bientôt tu seras grand. On te donnera un fusil. Prends-le et apprend bien le métier de la guerre. C'est une science indispensable aux prolétaires"... »

### • ... pour les utiliser

Récemment, une militante du P.« C. » F. écrivait à France Nouvelle pour demander « Devons-nous, femmes du P.C.F., militer dans un Comité M.L.A.C. ; comment lutter pour la contraception et l'avortement, etc. ». Il lui fut répondu « Programme commun... ! » « Diffuser le programme commun, toutes ces questions y sont résolues ! ». Gageons que ces militantes de base ont été bien déçues !

Même attitude dans les « Cahiers du Communisme » : 11 millions d'hommes et de femmes ont voté pour le programme commun, y compris pour les propositions concernant les femmes. (voir plus haut !) Amenons d'autres hommes et femmes à rejoindre les onze millions : « Les femmes ont les raisons de tous d'y contribuer. Elles ont en plus les leurs ». (Cahiers du Communisme) « Electricités, à vos bulletins. Nous nous occupons du reste, et de vous ».

Utiliser la combativité des femmes, la récupérer pour gérer le pouvoir de la bourgeoisie monopoliste. Telle est la tactique révisionniste, là aussi. Et quelques faits récents montrent que les révisionnistes vont tenter de nouvelles offensives dans ce sens : « meeting des femmes travailleuses ». Le 17 octobre à Paris, réunion du C.C. du P.« C. » F. le 18 et 19 janvier, manifestation organisée par la C.G.T. pour le 8 mars 1974 !

Le combat des femmes grandit ; les révisionnistes vont tenter de le dévoyer. A nous d'être résolument à l'offensive pour leur arracher !

## Une vie exemplaire

La camarade X..., soixante-quinze ans, mère de cinq enfants, grand-mère et arrière grand-mère, adhérente à l'Union des Femmes françaises dans le Nord, à Denain, puis à Ivry après la guerre. Tout comme son mari, adhérent du P.C.F. jusque vers les années 1950, la camarade a quitté l'U.F.F., qu'elle dit être devenue l'Union des femmes « communistes » (c'est-à-dire que ce n'est plus une organisation de masse) sans autre perspective que de faire signer des pétitions, tricoter des vêtements, apprendre à faire de bons petits plats, savoir se maquiller ou apprendre à bien arroser ses plantes.

« Voilà quelques actions que j'ai menées, avec beaucoup d'autres femmes, au lendemain de la Libération. J'étais alors au bureau de section de l'U.F.F. »

Le but de cette section était :

— Lutter contre la fraude et contrôler la distribution du ravitaillement ;

— Châtier les collabos.

Cette lutte m'a valu le surnom d'anarchiste de la part des échelons supérieurs (en particulier du député « communiste » Henri Fieffé) et l'accusation méprisante d'avoir transformé l'Union des Femmes française en l'Union des Femmes furieuses, mais, par contre, j'avais la confiance de toutes les femmes de la ville.

Nous manquions de charbon... Comment faire la cuisine ? la lessive ? Autant de questions angoissantes... Et pourtant le charbon existe... A qui sert-il ? J'allais voir au dépôt, il y avait justement trois wagons pleins de charbon. Le maire était d'accord pour qu'on l'achète, mais la préfecture ne voulait rien entendre. Alors, nous avons décidé, avec une large discussion avec les femmes du quartier, d'aller voir le directeur de l'entrepôt.

Nous ne voulons pas voler ce charbon mais l'acheter. Nous en avons besoin.

Devant le refus de la direction de nous le vendre, nous décidons de nous servir nous-mêmes et chacune d'entre nous remplit le sac qu'elle avait emmené avec elle. Et nous rentrons chez nous sans que le directeur de l'entrepôt ait le temps de réagir. Bien sûr, la nouvelle fit le tour de la ville. Et bientôt le contenu des trois wagons a bien vite disparu.

Le lendemain matin, les flics frappaient à la porte. Je rassurai mes enfants, leur dit que je serai bientôt de retour et demandai à une voisine de s'occuper d'eux.

A la gendarmerie, l'interrogatoire commença.

— Nous savons que c'est vous qui étiez à la tête des femmes. Donnez-nous le nom des autres femmes.

— Mais je ne les connais pas, je les ai rencontrées dans la rue, c'est tout.

— Comment avez-vous fait pour mobiliser tant de femmes ? »

Quelques années plus tard, j'ai quitté l'U.F.F. On sait ce que cette organisation est devenue à l'heure actuelle.

Mais je pense que le combat des femmes ne doit pas s'arrêter pour autant.

Les femmes doivent s'unir pour :

— Lutter contre la vie chère ;

— Se battre afin d'imposer la paix (trois de mes enfants sont partis se battre en Algérie). Et se battre pour quoi ? C'était une guerre profondément injuste ;

— Se battre pour imposer une véritable information sur la contraception et pour l'avortement libre et gratuit.

Correspondante H.R.

# “Nous sommes la moitié du ciel”

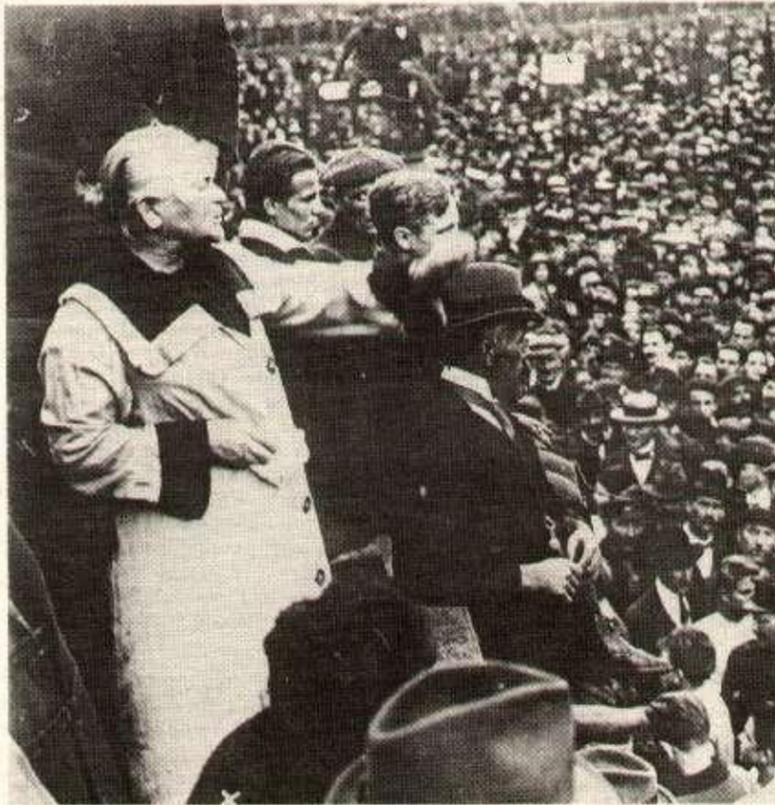
Le 8 mars 1910, sur proposition de Clara Zetkin, le 8 mars est consacré Journée internationale des Femmes à la II<sup>e</sup> conférence internationale des Femmes socialistes. Ceci pour honorer les ouvrières de New York qui manifestèrent, le 8 mars 1869, pour une revendication toujours à l'ordre du jour : « A travail égal, salaire égal » pour les femmes comme pour les hommes !

Le 8 mars 1911, la journée est célébrée en Allemagne, en Autriche, en Suisse, au Danemark

Le 8 mars 1917 les ouvrières russes défilent à Péetrograd pour « le pain et la paix » et inaugurent les grandes manifestations de la Révolution de Février

Puis, le 8 mars est célébré par les travailleuses du monde sous l'impulsion du Komintern et après 1945 sous la direction de la Fédération démocratique des Femmes créée en 1945 — organisation regroupant bientôt 200 millions de membres, qui fut détournée de ses objectifs révolutionnaires une dizaine d'années plus tard par la mainmise révisionniste

Il faut reprendre le flambeau du 8 mars, célébré ainsi par Staline : « La journée internationale des femmes est le témoignage de l'invincibilité et le présage du grand avenir du mouvement libérateur de la classe ouvrière. »



Clara Zetkin : prestigieuse dirigeante du Parti communiste allemand, a brillamment défendu les thèses léninistes au sein de la II<sup>e</sup> Internationale. On la voit ici prononçant un discours pendant un meeting de masse.



En 1953, la grande grève des mineurs se poursuivra sur plusieurs mois. Elle sera le début d'une grande vague de grèves qui paralysera une bonne partie de la production. Comme en 1972, lors de la grève des mineurs de potasse, les femmes se battront aux côtés de leurs maris, participant aux piquets de grève, aux distributions de tracts, aux manifestations, à l'occupation des puits.



1936 : Au cours des grandes grèves de juin 1936 les femmes se sont trouvées une nouvelle fois au premier rang des luttes. Elles ont occupé les usines avec leurs camarades de travail, et ont massivement participé aux puissantes manifestations anti-fascistes de cette période.



Au début du siècle déjà les ouvrières du Nord de l'Est, de la Région parisienne, manifestaient pour réclamer l'égalité des salaires et la diminution de la journée de travail. Elles ne reculaient pas devant les affrontements violents avec la police.



Viêt-nam : les femmes héroïques du Viêt-nam ont donné au monde entier un magnifique exemple de courage et d'abnégation. Assumant tous les travaux de la production, l'administration populaire, le travail de liaison et la défense des villages aussi bien que la lutte aux premières lignes du front.



Palestine : Dans les camps de réfugiés, les commandos de Fedayin, aussi bien que dans les territoires occupés, les femmes palestiniennes sont d'impitoyables militantes de la cause de la libération de la Palestine. On les voit ici, manifestant aux côtés de leurs sœurs jordaniennes, dans les rues d'Amman, le jour du cinquante et unième anniversaire de la déclaration Balfour.